

VENDS TON REIN POUR UN LITRE D'ESSENCE

Dr. Sarcasme



Vends ton rein pour un litre d'essence

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le rein, cette monnaie d'échange sous-estimée	4
Chapitre 2 : Supermarché : Le nouveau casino de Las Vegas	8
Chapitre 3 : L'immobilier ou l'art de louer un placard à balais au prix de Versailles	12
Chapitre 4 : Chauffage : Le retour triomphal du pull en laine de mammoth	17
Chapitre 5 : La datation carbone de votre compte en banque	22
Chapitre 6 : L'amour au temps de l'inflation : Le resto, c'est pour les 1%	26
Chapitre 7 : Mode : Le style 'Indigent Chic' est enfin tendance	30
Chapitre 8 : Transports : Pourquoi le poney est l'avenir de la mobilité urbaine	35
Chapitre 9 : Vacances : Le tour du monde... dans votre jardin (ou celui du voisin)	40
Chapitre 10 : Santé : Soignez-vous avec des pensées positives et des cailloux	45
Chapitre 11 : Éducation : Apprendre à compter jusqu'à zéro (et y rester)	49
Chapitre 12 : Retraite : Travailler jusqu'à la réincarnation	53

Chapitre 1

Le rein, cette monnaie d'échange sous-estimée

Regardez-vous dans un miroir. Non, pas pour admirer cette cerne violacée qui témoigne de votre dernière insomnie liée au cours de l'action TotalEnergies, mais pour contempler ce que vous êtes réellement : un distributeur automatique de billets charnu, enveloppé dans un sac de peau légèrement trop serré. Vous vous baladez avec une fortune en pièces détachées et vous osez vous plaindre que le litre de Sans-Plomb 98 frise le prix d'un grand cru classé ? Quelle indécence.

L'évolution, cette vieille dame prévoyante et manifestement portée sur le troc clandestin, nous a dotés de deux reins. Pourquoi ? Est-ce pour mieux filtrer l'excès de bière tiède que vous ingurgitez devant des matchs de foot médiocres ? Absolument pas. Darwin, dans sa prescience infinie, savait qu'un jour, l'humanité inventerait le moteur à explosion et que le prix du baril de Brent rendrait l'existence d'un second organe de filtration aussi superflue qu'un clignotant sur une BMW. Avoir deux reins en 2024, c'est comme se promener avec deux roues de secours dans son coffre alors qu'on n'a même plus de quoi payer les pneus. C'est de la thésaurisation biologique. C'est de l'égoïsme viscéral.

Analysons froidement la situation. Un rein, c'est quoi ? Environ 150 grammes de tissu spongieux, une forme de haricot un peu pathétique et une fonction de purificateur d'eau que n'importe quelle carafe filtrante à vingt balles peut assurer avec plus de dignité. De l'autre côté, nous avons le Sans-Plomb 98. Le nectar des dieux. L'élixir qui permet à votre SUV de deux tonnes de vous transporter jusqu'à la boulangerie située à 400 mètres. Le SP98, c'est de la puissance pure, une explosion contrôlée, une promesse de liberté thermique. Entre un filtre à urine et la possibilité d'écraser le champignon pour dépasser un cycliste en short moulant, le choix n'est

pas seulement logique, il est moral.

Le marché de l'occasion organique souffre d'une sous-évaluation chronique. C'est là que le bât blesse. Actuellement, si vous allez voir votre pompiste habituel en lui proposant votre rein gauche (celui du côté conducteur, c'est plus symbolique) contre un plein complet et un sapin désodorisant « senteur cuir neuf », il risque de vous regarder avec l'air bovin de celui qui n'a pas encore compris que l'économie de demain se jouera au scalpel. Pourtant, le calcul est simple. La valeur d'usage d'un rein diminue avec l'âge : il s'encrasse, il fatigue, il développe peut-être de petits cailloux pour passer le temps. Le pétrole, lui, ne fait que se raréfier. C'est une ressource déflationniste face à une ressource biologique en décomposition. Vendre son rein maintenant, c'est comme vendre ses actions Eurotunnel en 1999 : c'est le moment ou jamais avant le crash total.

Imaginez la scène. Vous arrivez à la station-service. Vous ne sortez pas votre carte bleue (déjà brûlée par l'inflation). Vous sortez une glacière de pique-nique avec un autocollant « Fragile ». Le pompiste, formé au protocole « Don d'Organe contre Octane » (le DOOCO), branche une tubulure directement sur votre flanc gauche pendant que le pistolet s'insère dans votre réservoir. C'est une symbiose magnifique. Vous donnez de la vie pour recevoir du mouvement. C'est l'écologie circulaire dont personne n'ose parler.

D'un point de vue purement anatomique, le rein est une monnaie d'échange parfaite car il est « pair ». La nature est généreuse : elle vous a donné un double. C'est votre « compte épargne pétrole ». Vivre avec un seul rein ne change strictement rien à votre quotidien, à part peut-être une légère tendance à pencher du côté droit quand vous marchez trop vite, ce qui vous donne un air de pirate en quête de rhum, renforçant ainsi votre charisme. Vous filtrez un peu moins bien ? Et alors ? Vous n'aviez qu'à pas boire l'eau du robinet qui de toute façon contient déjà assez de microplastiques pour reconstruire un pare-chocs de Peugeot 206.

Le vrai problème, c'est le snobisme médical. Les chirurgiens vous parleront de « serment d'Hippocrate » et de « déontologie ». Traduction : ils veulent leur part du gâteau. Ils sont jaloux que vous puissiez régler vos problèmes de fin de mois avec une simple incision lombaire. Ne les écoutez pas. Ces gens-là roulent en Tesla, ils n'ont plus besoin de brûler des fossiles. Ils ont trahi la cause.

Mais poussons l'analyse plus loin : pourquoi s'arrêter au rein ? Si le prix du litre atteint les 5 euros (et il les atteindra, soyez-en sûrs, probablement mardi prochain vers 14h), il faudra envisager des actifs plus lourds. Un poumon ? C'est jouable. On respire trop de toute façon, et vu la qualité de l'air en centre-ville, avoir un deuxième poumon, c'est juste doubler ses chances d'attraper un cancer du futur. Un œil ? Pourquoi faire ? Avec les radars automatiques partout, il vaut mieux ne voir qu'à moitié pour éviter de pleurer en recevant l'amende.

Le rein reste toutefois la valeur refuge, l'équivalent de l'or pour le corps humain. C'est compact, c'est facile à transporter dans une boîte de Tupperware, et ça se régénère... ah non, ça ne se régénère pas, mais on s'en fout, l'important c'est d'arriver à destination. L'important c'est ce frisson, cette vibration du moteur qui s'ébroue parce que vous avez injecté votre propre substance dans ses injecteurs. C'est quasiment érotique. Vous ne faites plus qu'un avec votre véhicule. Votre filtration rénale est devenue une combustion interne. Vous êtes devenu une créature hybride : mi-homme, mi-station-service.

Il y a bien sûr les rabat-joie qui vous parleront de « dialyse ». La dialyse, c'est juste une station-service pour humains, mais sans les barres chocolatées hors de prix à la caisse. Est-ce vraiment si terrible de passer trois après-midi par semaine branché à une machine si cela vous permet de rouler en cabriolet le reste du temps ? C'est une question de priorités. Préférez-vous mourir en bonne santé mais cloué au sol parce que vous n'avez plus un radis pour le bus, ou mourir un peu plus tôt, mais avec les cheveux au vent et le réservoir plein ? La liberté a un prix, et ce prix se mesure en néphrons.

Dans cette nouvelle économie du « corps-carburant », nous devons repenser notre rapport à l'anatomie. Votre corps n'est plus un temple, c'est un portefeuille. Votre rate ? Une option sur le diesel. Vos testicules ? Des fonds spéculatifs (très volatils). Votre pancréas ? Un produit dérivé complexe que personne ne comprend vraiment mais qui peut dépanner pour un complément d'AdBlue.

Alors, la prochaine fois que vous verrez le panneau numérique de la station Total afficher des chiffres qui ressemblent à des coordonnées GPS, ne paniquez pas. Ne maudissez pas les pays de l'OPEP. Palpez simplement votre flanc, juste au-dessus de la hanche. Sentez cette petite masse ferme qui travaille en silence. C'est votre ticket pour la route. C'est votre pass VIP pour le monde de demain.

Un litre de SP98 coûte aujourd'hui un rein au sens figuré. Demain, ce sera au sens propre. Et honnêtement, entre nous, vous n'avez jamais vraiment aimé ce rein gauche. Il a toujours été un peu paresseux, non ? Allez, faites un geste pour votre voiture. Elle vous le rendra bien. Enfin, jusqu'à la prochaine révision, où il faudra probablement lâcher un morceau de foie pour payer la main-d'œuvre. Mais ça, c'est le sujet du prochain chapitre. Pour l'instant, serrez les dents, sortez le bistouri, et roulez jeunesse ! La route est longue, mais elle est pavée de bonnes intentions et de tissus organiques fraîchement prélevés.

Chapitre 2

Supermarché : Le nouveau casino de Las Vegas

Bienvenue dans l'antre de la débauche. Si vous pensiez que le Bellagio ou le Caesars Palace étaient les sommets du frisson financier, c'est que vous n'avez pas essayé d'acheter une motte de beurre doux entre 17h et 19h un mardi de forte inflation. Laissez votre dignité à l'entrée, juste à côté des casiers à jetons qui, ironiquement, acceptent encore des pièces de un euro alors que l'objet que vous allez tenter de libérer — le caddie — vaut désormais plus cher que la voiture que vous avez garée (illégalement, car le parking est payant) à l'extérieur.

Franchir les portes automatiques d'un hypermarché aujourd'hui, ce n'est plus « faire ses courses ». C'est un hold-up inversé où vous êtes la banque, et où le croupier porte un gilet sans manches avec un badge « Jean-Pierre, à votre écoute ». Regardez bien la lumière : ce néon blafard qui vous donne un teint de tuberculeux en phase terminale ? C'est fait exprès. C'est pour simuler l'absence de cycle circadien. Ici, le temps n'existe plus. Il n'y a que le cours du jambon blanc.

Le rayon fruits et légumes, c'est votre zone de machines à sous. On appelle ça des « produits d'appel », mais c'est surtout une loterie génétique. Vous misez 4,50 € sur une barquette de fraises espagnoles qui ont le goût d'éponges imbibées de White Spirit, en espérant secrètement tomber sur la "Fraise Jackpot" — celle qui a réellement vu le soleil et qui ne contient pas assez de pesticides pour embaumer un mammouth laineux. Vous perdez à tous les coups. Le levier ? C'est la balance. Vous posez vos tomates, vous attendez le verdict thermique, et le ticket qui sort est essentiellement une reconnaissance de dette sur trois générations.

Mais le vrai "High Stakes Poker", le truc pour les gars qui ont des nerfs en titane et

plus rien à perdre, ça se passe au rayon crèmerie. Mesdames et messieurs, parlons du beurre.

Il y a deux ans, le beurre était un produit de base. Aujourd'hui, c'est une cryptomonnaie physique. Le cours de la plaquette de 250 grammes de demi-sel est plus volatil que le Bitcoin en plein krach. Vous voyez ce petit écran digital sur le rebord du rayon ? Ce n'est pas une étiquette, c'est un ticker boursier en temps réel relié directement aux tensions géopolitiques en Europe de l'Est et à l'humeur massacrant des vaches laitières du Finistère. Si une vache éternue dans le Larzac, le prix du kilo grimpe de 12 % avant que vous n'ayez eu le temps de dire « cholestérol ».

Parier sur le prix du beurre est devenu le sport national des accros à l'adrénaline. On voit des types en costume trois-pièces, des anciens traders de la City, suer à grosses gouttes devant le rayon frais. Ils attendent le "dip". Ils guettent le moment où la promotion "2 achetés, le 3ème à -10 % sur votre carte de fidélité (valable uniquement le jeudi bissextile entre 3h et 4h du matin)" va tomber. C'est du poker clandestin. On se regarde en chiens de faïence. « Tu vas prendre le dernier Grand Fermage, toi ? Je te vois. Je vois ton petit doigt qui tremble. Je relance d'un pot de crème fraîche et je tapis sur la margarine sans huile de palme ! »

Le problème, c'est que contrairement au casino, vous ne pouvez pas vraiment "quitter la table". Si vous ne jouez pas, vous ne mangez pas. Et si vous ne mangez pas, vous devenez trop faible pour aller travailler, et si vous ne travaillez pas, vous ne pouvez plus payer l'essence pour venir au casino. C'est un cercle vicieux, une boucle de rétroaction dont le seul gagnant est le type qui a inventé l'étiquetage électronique à distance.

Passons au rayon boucherie. C'est le carré VIP. L'entrée est réservée aux gens qui ont des noms de famille qui se terminent par « Rothschild » ou « Arnault ». Pour les autres, c'est une galerie d'art contemporain. On regarde l'entrecôte derrière la vitre

sécurisée comme on contemple une œuvre de Jeff Koons. C'est beau, c'est rouge, c'est marbré, et ça coûte le prix d'un rein (on y revient toujours, la boucle est bouclée). Les bouchers ne portent plus des tabliers, ce sont des commissaires-priseurs.

— « Une côte de bœuf de 800 grammes, nourrie au grain de caviar ! Mise à prix : un appartement T3 à Limoges ! Qui dit mieux ? Monsieur au fond, avec le rein gauche en moins ? Adjudé ! »

Et que dire de l'ambiance sonore ? Dans un casino, vous avez le tintement des pièces. Au supermarché, vous avez le "BIP" de la caisse. C'est le battement de cœur de la société de consommation en phase d'infarctus. Chaque "BIP" est une petite ponction sur votre âme.

"BIP" : c'est votre abonnement Netflix qui dégage pour payer le PQ triple épaisseur.

"BIP" : c'est le futur orthodontiste de votre gamin qui vient de se transformer en une caisse de lait demi-écrémé.

"BIP" : c'est votre dignité.

Et là, vous arrivez devant l'ultime boss du jeu : la Caisse Automatique. Le "One-Armed Bandit" version 2.0. Elle vous parle avec une voix synthétique de hôtesse de l'air sous Lexomil.

« Veuillez placer l'article dans la zone d'ensachage. »

Vous le faites.

« Article inconnu dans la zone d'ensachage. »

C'est le moment où le casino triche ouvertement. La machine sait que vous avez payé. Elle sait que l'article est là. Mais elle veut vous briser. Elle appelle l'agent de sécurité — le videur du club — pour qu'il vienne vérifier si vous n'avez pas glissé une olive dénoyautée dans votre poche sans passer par la case "Paiement".

On en est là. On parie nos économies sur la probabilité que le prix des œufs n'augmente pas entre le moment où on les sort du frigo et le moment où on arrive à la caisse. J'ai vu des gens faire des malaises vagues parce que le prix du litre d'huile de tournesol avait franchi la barre symbolique du prix du pétrole de schiste.

Mais le pire, c'est qu'on y retourne. On est accros. On a besoin de notre dose de gluten et de conservateurs. Alors on élabore des stratégies. On devient des "card counters" de la grande distribution. On connaît les angles morts des caméras, on sait quel code-barres de banane est le moins cher (indice : visez la banane mûre, elle pèse moins lourd en culpabilité). On échange des tuyaux sous le manteau : « Hé, psst... paraît qu'à l'Intermarché de la zone industrielle, ils ont fait une erreur sur le prix du café moulu. C'est le moment de shorter l'Arabica ! »

On vit dans une économie où le paquet de chips est devenu une valeur refuge, plus stable que l'or. Si vous avez un stock de pâtes Panzani dans votre cave, vous n'êtes pas un survivaliste, vous êtes un gestionnaire de portefeuille de haut vol. Vous êtes le futur Loup de Wall Street, version rayon épicerie sèche.

Alors, la prochaine fois que vous entrerez dans votre casino local avec votre liste de courses griffonnée sur un morceau de facture EDF impayée, n'oubliez pas : la maison gagne toujours. Que vous repartiez avec un sac de croquettes pour chat ou une boîte de raviolis, vous avez perdu. Mais au moins, vous avez eu le frisson. Vous avez senti cette petite goutte de sueur couler dans votre dos quand vous avez vu que le prix du gruyère râpé venait de s'aligner sur celui de l'once d'argent fin.

Allez, faites vos jeux ! Rien ne va plus ! Le prix du litre de lait vient de passer à 4,50 €, et la petite vieille derrière vous vient de faire tapis avec ses bons de réduction périmés. C'est ça, la magie de Las Vegas-sur-Loire. C'est ça, le monde de demain : un endroit où l'on mise sa vie sur une motte de beurre, en espérant que le croupier ne verra pas qu'on a déjà vendu notre foie pour payer le parking.

Maintenant, passez à la caisse, souriez à la caméra de surveillance, et essayez de ne pas pleurer sur votre ticket de caisse. C'est mauvais pour le moral, et les larmes, ça contient du sel. Et au prix où est le sel de Guérande cette semaine, vous ne pouvez pas vous permettre de gâcher.

Chapitre 3

L'immobilier ou l'art de louer un placard à balais au prix de Versailles

Range ton ticket de caisse, Jean-Michel. Arrête de fixer ce morceau de papier thermique comme s'il s'agissait de l'acte de décès de ton compte épargne. On sait tous que tu vas manger des épluchures de pommes de terre bouillies dans l'eau des pâtes des voisins jusqu'en 2032. Mais réjouis-toi : une fois que tu as payé ton litre de lait au prix d'un baril de brut léger, il te reste un problème de taille. Un problème qui, contrairement à ton estomac, ne peut pas se contenter de promesses électorales et de tutoriels YouTube sur « comment jeûner avec panache ».

Il faut te loger.

Bienvenue dans l'immobilier moderne, ce jeu de société grandeur nature où le Monopoly a été réécrit par le Marquis de Sade et un algorithme dépressif. On ne parle plus ici de « chercher un appartement ». On parle d'entrer en religion, ou de participer à une version de *Koh-Lanta* où le totem serait une quittance de loyer et où l'épreuve des poteaux consisterait à rester debout pendant huit heures dans une cage d'escalier qui sent le chou pour espérer visiter un cagibi de 9 mètres carrés.

Commençons par le vocabulaire. Dans le monde merveilleux des agents immobiliers — ces gens qui portent des costumes trop serrés et un sourire qui dit « je vais te prendre ta caution et ton âme » — les mots ont un sens caché.

« Cosy » signifie que tu peux toucher les quatre murs en restant assis sur tes toilettes.

« Atypique » veut dire que le plafond est à 1m60 et que l'ancien locataire était probablement un Hobbit ou un contorsionniste du Cirque du Soleil.

« Charme de l'ancien » ? C'est le code secret pour « les murs sont en papier mâché et

le chauffage est assuré par la chaleur corporelle des cafards qui vivent dans les plinthes ».

Et mon préféré : « Optimisé ». Ça, c'est quand l'architecte a réussi l'exploit de caser une douche, une cuisine et un lit dans l'espace normalement dévolu à un tapis de gym. À ce stade-là, ce n'est plus de l'architecture, c'est du Tetris pratiqué sur des êtres humains.

Imagine la scène. Tu vois une annonce pour un « Studio de standing, esprit loft, idéal investisseur ou jeune actif dynamique ». Traduction : un placard à balais sous les combles au 6ème sans ascenseur. Tu appelles. On te donne rendez-vous pour une « visite groupée ».

Quand tu arrives, la file d'attente s'étire sur trois pâtés de maisons. On dirait l'ouverture d'un Apple Store, mais au lieu d'attendre l'iPhone 15, les gens attendent le droit de payer 1200 euros par mois pour vivre dans une boîte à chaussures.

C'est là que le « HAHA ENGINE » de l'absurdité passe en surrégime. Tu regardes tes concurrents. Il y a ce couple de trentenaires qui a l'air d'avoir un dossier en béton armé, un étudiant qui pleure déjà en tenant son garant (son grand-père, ancien ministre de l'Économie), et un mec qui essaie discrètement de glisser un billet de 500 balles dans la poche du mec de l'agence. Tu te rends compte que pour décrocher ce logement, tes trois derniers bulletins de salaire ne suffiront pas. L'agent veut ton arbre généalogique sur six générations, ton groupe sanguin, une analyse d'urine certifiée par un huissier, et une lettre de recommandation du Pape ou, à défaut, de quelqu'un qui possède au moins trois puits de pétrole au Qatar.

« Monsieur, votre dossier est solide, mais nous cherchons quelqu'un avec des garanties... plus pérennes. Est-ce que vos parents sont toujours vivants ? Sont-ils propriétaires d'une petite île dans les Caraïbes ? Non ? Dommage. Suivant ! »

Et une fois que tu as enfin les clés — après avoir vendu un rein, ton premier-né et tes souvenirs d'enfance — tu découvres ton nouveau royaume. Versailles. Mais en

version compressée par un trou noir.

Le concept de la « cuisine américaine » prend ici tout son sens : elle est si proche de ton lit que tu peux faire griller ton pain sans sortir de sous la couette. C'est l'ergonomie poussée à son paroxysme. Tu veux aller aux toilettes ? C'est facile, ils sont sous l'évier. Tu veux prendre une douche ? Pas de souci, le pommeau est fixé au-dessus de ton ordinateur. Tu peux laver tes cheveux tout en répondant à tes mails et en faisant bouillir des pâtes. C'est ça, la productivité du 21ème siècle. On n'appelle plus ça la pauvreté, on appelle ça le « micro-living expérientiel ».

Le prix ? Parlons-en. On est sur du tarif d'oligarque russe en exil. Le mètre carré est devenu plus précieux que la poussière de lune. À Paris, Lyon ou Bordeaux, louer un mètre carré revient plus cher que d'engager un orchestre philharmonique pour te jouer du Brahms pendant que tu brosses tes dents. On en est à un point où, si tu tombes et que ta tête dépasse sur le palier, le propriétaire peut légalement te facturer une sous-location pour l'usage des parties communes.

Et le pire, c'est l'hypocrisie du truc. On te présente ça comme un investissement. « C'est une opportunité ! » te lance l'agent avec l'enthousiasme d'un hyène devant une carcasse. Oui, une opportunité pour le proprio de s'acheter une villa en Toscane grâce à tes larmes et tes virements SEPA. Tu réalises que tu paies le prix d'une suite au Ritz pour avoir le droit de dormir dans une position fœtale parce que, si tu déplies tes jambes, tu casses la fenêtre et tu te retrouves chez le voisin d'en face (qui, lui aussi, paie 1000 euros pour te regarder dormir).

Mais attention, n'allez pas croire que c'est réservé aux locataires. Acheter, c'est encore plus drôle. C'est le saut de l'ange dans un volcan en éruption.

Pour obtenir un prêt, les banques demandent désormais que tu sois immortel ou que tu possèdes la pierre philosophale.

« Alors, Monsieur, vous voulez emprunter sur 25 ans ? Très bien. On va juste vérifier que votre espérance de vie dépasse les 140 ans et que vous ne prévoyez pas de manger ou de vous chauffer durant les trois prochaines décennies. Ah, et il nous

faudra aussi votre âme en garantie. On a un partenariat avec les Enfers, les taux sont excellents là-bas. »

On vit dans un monde où une cave saine de 4m² à Saint-Germain-des-Prés se vend plus cher qu'une exploitation agricole de 50 hectares dans la Creuse. Pourquoi ? Parce que dans la cave, tu as la « proximité des services ». Quels services ? Le Starbucks d'en bas qui te vend un café à 8 euros pour que tu puisses avoir un endroit où t'asseoir, vu que chez toi, y'a pas de place pour une chaise.

C'est l'art de la spéculation sur le besoin primaire de ne pas mourir de froid. On a transformé le droit au logement en un produit de luxe, comme le caviar ou le papier toilette triple épaisseur en période de pandémie. On loue des placards à balais au prix de Versailles, mais sans les jardins, sans les miroirs, et avec une odeur de canalisation qui te rappelle chaque matin que tu es tout en bas de la chaîne alimentaire immobilière.

Et le plus beau ? On s'y habitue. On finit par se dire : « Franchement, 9 mètres carrés, c'est spacieux si on enlève les meubles et qu'on vit nu ». On devient des experts en optimisation d'espace. On installe des étagères au-dessus de la porte, on dort verticalement comme les astronautes, et on se convainc que la vue sur le mur en briques d'en face a un côté « industriel-chic » très recherché à New York.

Alors, la prochaine fois que vous passerez devant une vitrine d'agence immobilière, ne regardez pas les photos. Regardez les prix et riez. Riez très fort. Parce que si vous ne riez pas, vous allez finir par réaliser que le seul endroit où vous pouvez encore vous offrir 100 mètres carrés sans vendre vos organes, c'est dans le métavers. Et même là-bas, je suis sûr qu'un petit malin essaiera de vous louer un pixel humide pour le prix d'un Bitcoin.

Allez, circulez, y'a rien à voir. Enfin si, y'a un studio « de caractère » qui vient d'être mis en ligne. Pas de fenêtre, électricité non conforme, WC sur le palier (partagés avec

une famille de rats-laveurs), 1400 euros par mois.

Dépêchez-vous, il y a déjà 400 dossiers. Et n'oubliez pas d'apporter votre premier rein en guise de caution. Le deuxième servira pour le plein d'essence, on l'a déjà vu au chapitre précédent.

C'est ça, la vie de château. Mais dans un château gonflable, percé, et qui coûte le prix du PIB de la Moldavie. Souriez, vous êtes logés ! (Ou presque.)

Chapitre 4

Chauffage : Le retour triomphal du pull en laine de mammouth

Félicitations. Si vous lisez ces lignes, c'est que vous avez survécu au chapitre précédent sans succomber à une rupture d'anévrisme devant le prix au mètre carré d'une cave humide à Aubervilliers. Vous avez encore vos deux bras (pour l'instant), mais vous avez probablement remarqué un léger détail : l'air ambiant dans votre salon a la même température que le cœur d'une ex-petite amie toxique. Bienvenue dans l'ère de la « Sobriété Heureuse », un concept marketing génial inventé par des gens qui possèdent des résidences secondaires chauffées au bois précieux, pour convaincre ceux qui n'ont plus les moyens de payer leur facture EDF que grelotter en rythme est une forme de yoga solidaire.

Oubliez le chauffage central. Allumer un radiateur en 2024, c'est un acte de rébellion fiscale. C'est le genre de caprice qu'on ne s'autorise que si l'on s'appelle Elon Musk ou si l'on vient de braquer un convoi de lingots d'or. Pour le commun des mortels, le thermostat est devenu une relique religieuse : on le regarde avec crainte, on prie devant, mais on ne le touche jamais. De toute façon, le prix du kilowattheure est désormais indexé sur le cours du diamant de sang et les larmes de vierges. Tourner le bouton vers la droite, c'est littéralement envoyer un signal satellite à votre banquier pour qu'il déclenche immédiatement une saisie sur salaire.

C'est ici qu'intervient l'accessoire ultime, le sauveur de votre dignité thermique, le Messie de la maille : le pull en laine de mammouth.

Ne cherchez pas ça chez Zara. On parle ici d'un vêtement qui pèse quatorze kilos à sec, tricoté par des veuves islandaises qui ont perdu tout espoir en l'humanité. C'est

un pull si épais qu'il possède son propre champ de gravitation. Quand vous l'enfilez, vous ne vous habillez pas, vous entrez en hibernation. Le concept est simple : transformer votre corps en un réacteur nucléaire autonome enveloppé dans une couche de poils préhistoriques si dense qu'elle pourrait arrêter une balle de 9mm ou un divorce difficile.

Le pull en laine de mammoth a des avantages indéniables. D'abord, il règle le problème de la décoration intérieure. Pourquoi acheter des meubles quand vous ressemblez vous-même à un canapé Chesterfield en fin de vie ? Ensuite, il favorise la distanciation sociale. Personne n'a envie de s'approcher à moins de trois mètres d'un individu qui dégage une légère odeur de bête de somme mouillée et qui perd des touffes de crins marronasses sur le tapis.

Mais le pull n'est que la première étape de votre transformation en citoyen éco-responsable (comprenez : en pauvre magnifique). La véritable étape, c'est l'acceptation de l'Igloo Intérieur.

Regardez votre salon. Vous voyez des murs, une télé, une table ? Erreur. Vous devez y voir un biotope arctique. Depuis que le gouvernement nous a expliqué avec un sérieux papal qu'il fallait baisser le chauffage à 19 degrés — température à laquelle un pingouin commence déjà à chercher son écharpe — la population a compris le message. Mais comme le Français est un être d'excès, nous avons décidé de viser les 8 degrés. Pourquoi ? Parce qu'à 8 degrés, le beurre reste dur sur la table, ce qui économise de l'énergie pour le frigo. À 4 degrés, vous n'avez même plus besoin de frigo. Posez votre jambon sur la table basse, il est en sécurité. C'est ce qu'on appelle l'optimisation spatiale.

Transformer son salon en igloo est le nouveau geste citoyen. C'est un acte politique. En refusant de chauffer, vous dites « merde » aux cartels de l'énergie, tout en développant des compétences de survie dignes d'un candidat de *Koh-Lanta* qui aurait fait son stage de fin d'études au goulag.

Parlons de la vie sociale dans un appartement non chauffé. C'est là que le génie humain brille. Recevoir des amis devient une expérience de thermodynamique appliquée. « Salut les gars, bienvenue ! Enlevez vos chaussures, mais gardez vos après-skis. On va s'asseoir tous ensemble sur le tapis, en cercle, très serrés, comme des manchots empereurs pendant un blizzard. » On n'appelle plus ça une « soirée », on appelle ça une « mutualisation calorifique ». Le premier qui s'écarte du groupe meurt de froid dans le couloir, c'est la règle.

Et les activités ? On oublie Netflix. Regarder un écran consomme de l'électricité et, de toute façon, vos doigts sont trop gelés pour cliquer sur « Épisode suivant ». La nouvelle activité tendance, c'est le « saut à la corde imaginaire » pour maintenir la température corporelle au-dessus du seuil de la mort clinique. Ou alors, la lecture à la bougie. Pas pour le côté romantique, non. Juste parce qu'une bougie, ça produit 0,001 calorie, et que si vous en allumez quarante-deux, vous pouvez espérer gagner un demi-degré, au prix modique d'une intoxication au monoxyde de carbone. Mais bon, au moins, vous n'aurez plus jamais froid (puisque vous serez mort, suivez un peu).

Le plus beau dans cette mascarade, c'est le discours médiatique qui accompagne notre descente aux enfers thermique. On ne dit plus « Je n'ai pas les moyens de payer TotalEnergies », on dit « Je pratique la sobriété radicale ». C'est chic. C'est bobo. C'est presque spirituel. Il y a même des articles dans **Marie Claire** ou **GQ** pour vous expliquer comment « pimper » votre bouillotte. « La bouillotte en cachemire : le must-have de l'hiver pour les intérieurs à 12°C. » On vous vend des rituels scandinaves comme le **Hygge**, qui consiste essentiellement à s'enrouler dans une couverture moche en buvant de l'eau chaude parce que le thé est devenu un produit de luxe.

C'est une forme de syndrome de Stockholm collectif. On finit par aimer notre haleine qui fait de la buée dans la cuisine. On se surprend à admirer les stalactites qui se forment sur le robinet de la douche. « Regarde chérie, c'est très **design**, on dirait

une installation d'art contemporain à la Tate Modern ! » Non, chérie, c'est juste que la tuyauterie a explosé parce qu'il fait plus froid dans la salle de bain que dans un congélateur Picard.

Et que dire de la mode « Layering » ? C'est le mot savant pour dire qu'on porte trois t-shirts, deux pulls, une veste de randonnée et un plaid par-dessus, le tout coincé dans un pantalon de ski. On ressemble à un Bibendum Michelin qui aurait fait une dépression nerveuse dans un magasin Emmaüs. On ne marche plus, on roule. On ne s'assoit plus, on se pose comme un Boeing sur une piste verglacée. Mais hé, on économise 40 euros sur la facture mensuelle ! Quarante euros ! De quoi se payer... environ trois litres d'essence. On y revient toujours. Tout est lié.

Le retour du mammoth n'est pas qu'une question de laine. C'est le retour à l'état sauvage. Bientôt, nous chasserons le rat de cave pour sa fourrure afin de nous confectionner des moufles. Nous redécouvrirons le feu de joie au milieu du parquet en chêne massif (ce qui règlera définitivement le problème de la taxe foncière, puisque l'immeuble aura brûlé).

En attendant, profitez de votre pull. Sentez cette gratouille ancestrale sur votre peau. C'est la sensation de la liberté. Ou de l'urticaire, difficile à dire quand on a les membres engourdis par les engelures. Mais ne vous plaignez pas. Pensez à la planète. En refusant de chauffer votre 15 mètres carrés, vous sauvez probablement un ours polaire. Un ours polaire qui, lui, a la chance d'avoir une fourrure naturelle et gratuite, sans avoir eu besoin de vendre un rein pour se l'offrir.

Le progrès, c'est quand même merveilleux : on a inventé la fibre optique, l'intelligence artificielle et les voyages vers Mars, tout ça pour finir par envier le confort thermique d'un homme de Néandertal coincé dans une crevasse.

Allez, remettez une bûche dans la cheminée. Ah non, pardon, vous n'avez pas de cheminée. Mettez un deuxième pull de mammoth par-dessus le premier. Si vous ne

pouvez plus bouger les bras, c'est normal. C'est l'armure du nouveau monde. Souriez, vous êtes un héros de la transition énergétique. Un héros bleu, un peu tremblant, mais un héros quand même. Et surtout, n'oubliez pas : si vous commencez à voir des petits nains chanter dans les coins de la pièce, ce n'est pas le chauffage qui est revenu, c'est juste l'hypothermie qui commence à attaquer votre lobe frontal. Restez digne. Mourir de froid, c'est très écologique : ça ne rejette pas de CO2. C'est le geste citoyen ultime.

Chapitre 5

La datation carbone de votre compte en banque

Mesdames, Messieurs, chercheurs en survie extrême et futurs donateurs d'organes par nécessité budgétaire, penchez-vous sur l'écran de votre application bancaire. Ne clignez pas des yeux. Trop tard. Vous venez de rater le passage de votre salaire. C'est un phénomène physique qui défie les lois d'Einstein : la vitesse de la lumière est officiellement ringardisée par la vitesse de disparition du SMIC un lendemain de virement.

Dans le milieu très fermé de la physique quantique appliquée à la misère sociale, on appelle cela la « Transition Fulgurante ». Le 1er du mois, à 00h01, vous êtes le Roi Soleil. Vous marchez avec une cambrure de paon, vous regardez le menu des restaurants sans commencer par la colonne de droite, et vous envisagez même d'acheter du papier toilette triple épaisseur, celui qui a des motifs de petits chatons dessus. Vous êtes riche. Enfin, « riche » selon les standards d'un stagiaire chez Deliveroo, mais riche quand même.

Puis vient le 2 du mois. Et là, l'archéologie commence.

La datation au carbone 14 permet normalement de déterminer l'âge d'un os de mammoth ou d'une sandale romaine avec une précision de quelques siècles. Pour votre compte en banque, on utilise une technologie bien plus précise : la datation au « Prélèvement Automatique ». C'est une science exacte qui étudie la décomposition organique de votre dignité en moins de vingt-quatre heures.

Analysons le spécimen. Le 1er du mois, votre solde affiche un chiffre à quatre chiffres. C'est le Big Bang. L'univers est en expansion. Vous vous sentez capable de

racheter Twitter ou, au moins, de vous offrir un plein d'essence sans pleurer du sang. Mais dès le lever du soleil, les prédateurs sortent de la brousse numérique. Ils ont des noms de divinités maléfiques : « Loy-Er », « Ed-F », « Inter-Net », et le plus redoutable de tous, le Grand Prêtre de l'Invisible : « Frais de tenue de compte ».

Le 2 du mois, à 14h30, votre compte ne contient plus de l'argent, il contient des échos. Si vous collez votre oreille sur votre carte bleue, vous pouvez entendre le bruit du vent dans les steppes de Mongolie. Les scientifiques appellent cela la « Demi-vie du Virement ». La demi-vie, c'est le temps nécessaire pour que la moitié des noyaux radioactifs d'un échantillon se désintègre. Pour votre salaire, la demi-vie est d'environ 47 secondes, soit le temps que met votre propriétaire pour encaisser le chèque.

Regardez ce graphique. À gauche, la courbe de votre enthousiasme. À droite, la courbe de votre solde. Elles se croisent précisément au moment où vous passez devant une boulangerie et que vous vous dites : « Oh, un pain au chocolat à 1,50 €, c'est peut-être un peu déraisonnable, attendons de voir si je peux revendre mon plasma à la fin de la semaine. »

C'est là que l'étude devient fascinante. Entre le 1er et le 2, vous subissez une mutation biologique complète. Le 1er du mois, vous êtes un mammifère supérieur, un prédateur alpha qui commande des sushis. Le 2 du mois, vous êtes un invertébré qui cherche des pièces de 10 centimes dans les fentes du canapé avec une agilité de raton-laveur sous amphétamines. Vous passez de « l'Art de Vivre » à « l'Art de la Soupe aux Cailloux » en un cycle lunaire.

Les banquiers, ces taxidermistes de l'espoir, adorent cette période. Ils vous observent à travers leurs vitres blindées comme des entomologistes regardant une fourmi essayer de porter une miette de pain trop lourde pour elle. « Regardez-le, Jean-Hubert, il essaie de retirer 20 euros alors qu'il est à découvert de 400. C'est touchant, cette persévérance. On lui met des frais d'intervention ? » « Évidemment,

rajoutez-en une couche, ça lui apprendra à être pauvre, c'est très mal élevé. »

La datation carbone de votre relevé bancaire révèle des strates géologiques passionnantes.

En haut, la couche sédimentaire du 1er du mois : on y trouve des traces de « Plaisir Éphémère », des résidus de viande rouge et parfois même un abonnement à une salle de sport où vous n'irez jamais.

Juste en dessous, la couche du 2 du mois : c'est le cataclysme. Des fossiles de factures d'électricité qui ressemblent à des condamnations à mort, des prélèvements d'assurances pour des trucs dont vous ignorez l'existence (l'assurance contre les chutes de météorites sur votre grille-pain, c'est important), et le retrait fatidique de la salle de sport qui vient de vous achever.

C'est une étude sur le vide. Le vide absolu. Le vide intersidéral. Les astronautes vont dans l'espace pour le trouver, vous, il vous suffit de regarder votre solde après avoir payé la taxe d'habitation.

Et le plus beau dans cette étude scientifique, c'est le syndrome de la « Mémoire Sélective ». Le 3 du mois, alors que vous êtes déjà en train de calculer combien de jours vous pouvez survivre en mangeant uniquement les croquettes du chat (qui, elles, sont de marque, parce que le chat a plus de standing que vous), votre cerveau commence déjà à fantasmer sur le 1er du mois suivant. C'est le cycle de la vie. Une éternelle renaissance qui dure 24 heures, suivie d'une agonie de 29 jours.

Le progrès, c'est ça : nous avons inventé le virement instantané pour que vous puissiez voir votre argent disparaître en temps réel. Avant, il fallait attendre que le courrier arrive, que l'huissier frappe, qu'on vous saisisse vos chèvres. C'était lent, c'était artisanal. Aujourd'hui, grâce à la technologie, vous pouvez être ruiné en 4G, dans le bus, entre deux arrêts. C'est la démocratisation de la banqueroute.

Alors, quand vous verrez votre compte passer de « Bénéficiaire » à « Objet de

curiosité pour le FMI » en l'espace d'une nuit, ne paniquez pas. Dites-vous que vous participez à une expérience de physique de haut niveau sur la sublimation de la matière. Votre argent ne disparaît pas, il change d'état. Il passe de l'état solide (sur votre compte) à l'état gazeux (dans les poches de votre fournisseur d'énergie). C'est de la thermodynamique sociale.

Et si vraiment le moral flanche, rappelez-vous du chapitre précédent : vous n'avez plus d'argent, mais vous avez froid. Et comme vous n'avez plus d'argent pour payer le chauffage, vous êtes en train de sauver la planète. Vous êtes un martyr de la data-carbonisation. Un saint de l'agios.

Demain, vous irez travailler pour remplir à nouveau ce réservoir percé, tel un Sisyphe moderne en costume-cravate ou en bleu de travail, poussant son salaire en haut d'une colline de factures avant de le regarder redescendre à toute vitesse le 2 du mois. Souriez. Vous êtes l'essence même du système : le carburant qui brûle pour que la machine continue de tourner, sans jamais avoir assez de vapeur pour s'échapper de la chaudière.

Maintenant, retournez à vos pâtes sans sel (le sel, c'est un luxe de premier du mois). Et n'oubliez pas : si votre banquier vous appelle, ne répondez pas. C'est sûrement pour vous proposer un prêt pour payer les intérêts de votre découvert. C'est ce qu'on appelle l'homéopathie financière : soigner le mal par le mal, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Restez dignes, restez fauchés, et surtout, restez branchés : il reste encore 28 jours avant le prochain miracle de 24 heures. Courage, le chat commence à avoir l'air appétissant, n'est-ce pas ?

Chapitre 6

L'amour au temps de l'inflation : Le resto, c'est pour les 1%

L'inflation n'a pas seulement tué ton pouvoir d'achat, elle a castré Cupidon. Aujourd'hui, inviter quelqu'un au restaurant n'est plus un geste romantique, c'est une tentative d'extorsion mutuelle ou une preuve flagrante de blanchiment d'argent. Si vous voyez un couple s'attabler devant une entrecôte et une bouteille de vin qui n'est pas du vinaigre de supermarché déguisé, ne soyez pas jaloux : appelez la brigade financière. Ce sont soit des héritiers de l'empire du pétrole, soit des gens qui ont décidé que leur loyer était une suggestion facultative.

Pour le reste de l'humanité — c'est-à-dire nous, les Sisyphe du découvert autorisé — séduire est devenu un sport extrême pratiqué sans filet et avec des chaussures trouées. Oubliez les chandelles, le caviar et les violons. Le romantisme 2.0, c'est réussir à faire passer une déchéance sociale totale pour un concept de vie minimaliste et avant-gardiste.

Entrons dans le vif du sujet : comment conclure quand votre compte en banque affiche un encéphalogramme plus plat que la poitrine d'une statue grecque ?

D'abord, le choix du lieu. Oubliez le "petit Italien sympa du coin". Le "petit Italien sympa" facture désormais la miche de pain au prix d'un lingot de platine et vous regarde comme un criminel de guerre si vous demandez une carafe d'eau. Non, le nouveau haut lieu de la galanterie, c'est le lampadaire municipal. C'est le lustre du peuple. C'est un spot de lumière gratuite, généreusement offert par la mairie (avec vos impôts que vous n'arrivez plus à payer), qui crée une ambiance tamisée idéale pour cacher vos cernes et l'usure de votre col de chemise.

Le "rendez-vous au réverbère" demande une préparation psychologique intense. Vous devez vendre le concept. Ne dites pas : "Je n'ai pas un rond, on va rester debout sur le trottoir à regarder passer les voitures qu'on ne pourra jamais s'offrir." Dites plutôt : "Je t'emmène dans un spot urbain immersif, une expérience de déconnexion totale loin de l'oppression commerciale des lieux clos. C'est très berlinois." Le mot "berlinois" est magique. Il transforme n'importe quelle situation de précarité crasse en une déclaration artistique audacieuse.

Passons au menu. C'est ici que votre talent d'acteur doit surpasser celui d'un influenceur qui fait semblant d'aimer une tisane détox à la sciure de bois. Le must ? Le verre d'eau tiède. Mais attention, pas n'importe quelle eau. L'eau du robinet, servie dans un gobelet en plastique récupéré dans une salle d'attente de dentiste, mais présentée comme une "eau millésimée puisée à la source locale, servie à température ambiante pour ne pas agresser les papilles et respecter la structure moléculaire de l'H₂O." Si elle est un peu trouble, dites que c'est une "eau non filtrée, riche en sédiments urbains pour un retour à la terre." Ça passe crème.

Pendant que vous partagez ce nectar sous la lueur jaunâtre du sodium, la conversation doit rester fluide. C'est le moment de sortir le grand jeu : l'érotisme de la dèche. Au lieu de parler de vos prochaines vacances aux Maldives (ce qui relève désormais de la science-fiction pure), parlez de votre stratégie pour optimiser la cuisson des pâtes. "Tu savais qu'en éteignant le feu deux minutes avant la fin, on économise 0,004 centime d'électricité par an ? C'est ce genre de détails qui me fait vibrer." Si votre partenaire ne tombe pas instantanément en pâmoison devant une telle maîtrise des flux financiers, c'est qu'elle n'est pas digne de partager votre futur studio de 9 mètres carrés.

Il faut comprendre que dans ce monde en feu, le luxe a changé de camp. Dire à quelqu'un "Je t'ai ramené un sachet de ketchup de chez McDo" équivaut aujourd'hui à lui offrir une bague en diamant. C'est une ressource rare. C'est du condensé de saveur pour tes pâtes au sel du mois dernier. C'est une preuve d'amour qui dit : "J'ai bravé le

regard méprisant du manager pour chiper ce trésor pour toi."

Si la soirée se passe bien et que vous sentez qu'une tension sexuelle s'installe (souvent confondue avec des crampes d'estomac dues à la faim), il faut gérer le retour. Le taxi ? C'est pour les oligarques. Le bus ? Trop cher, et puis le pass Navigo est devenu un produit de luxe côté en Bourse. Proposez une "marche contemplative nocturne". Expliquez que le mouvement des jambes favorise la circulation sanguine et permet de mieux apprécier l'architecture des agences bancaires que vous croiserez sur le chemin. Regardez les devantures des agences immobilières ensemble : c'est le nouveau porno. "Regarde ce 15 mètres carrés avec toilettes sur le palier à 400 000 euros... ça me donne envie de te faire des choses sales."

Une fois arrivés devant chez vous — ou devant la tente Quechua qui vous sert de résidence secondaire permanente — vient le moment crucial du premier baiser. Un conseil : ne vous brossez pas les dents. Le dentifrice coûte le prix d'un organe vital. Argumentez sur le fait que vous préservez votre microbiome buccal naturel contre les agressions chimiques du capitalisme hygiéniste. Si l'autre accepte de vous embrasser malgré votre haleine de bouillon cube, félicitations : vous avez trouvé votre âme sœur de l'apocalypse.

Le sexe au temps de l'inflation est lui aussi une affaire de compromis. Oubliez la lingerie fine. La lingerie fine, c'est du tissu qui manque, et par les temps qui courent, on veut de la surface couvrante pour économiser sur le chauffage. Le nouveau sexy, c'est le Damart thermique. Rien n'est plus excitant que de voir son partenaire retirer trois couches de laine bouillie pour révéler un corps frissonnant à 16 degrés (la température réglementaire pour sauver la planète et votre facture Engie).

En fin de compte, cette nouvelle forme de séduction est une épreuve de sélection naturelle. Seuls les plus créatifs, les plus audacieux et ceux qui ont la capacité pulmonaire de gonfler un matelas pneumatique sans s'évanouir survivront. L'amour n'est plus aveugle, il est juste hyper-lucide sur le prix du kilowatt-heure.

Alors, la prochaine fois que vous croiserez un couple en train de partager une bouteille d'eau tiède sur un banc public en regardant intensément un lampadaire, ne vous moquez pas. Ce sont les nouveaux rois du monde. Ils ont compris que dans une société où tout s'achète et se vend, la seule chose qui reste gratuite, c'est de se regarder dans le blanc des yeux en attendant que le système s'effondre tout à fait.

Et si jamais vous voulez vraiment l'impressionner, sortez le grand jeu : sortez un briquet et allumez-le pendant trois secondes. Ce petit point de chaleur, cette flamme vacillante nourrie au gaz hors de prix, c'est le summum du bling-bling. C'est votre manière de dire : "Regarde, chérie, je brûle l'équivalent de mon budget café du mois juste pour éclairer ton sourire."

Si avec ça vous ne pécho pas, c'est qu'il est temps de vendre votre deuxième rein. Apparemment, le prix du litre de sans-plomb vient encore de prendre dix centimes, et il va bien falloir rentrer chez vos parents à un moment ou à un autre. Courage, les amoureux. Le monde s'écroule, mais au moins, la vue sur le gouffre est gratuite. Pour l'instant. Profitez-en avant qu'une taxe sur l'horizon ne soit votée au prochain budget.

Chapitre 7

Mode : Le style 'Indigent Chic' est enfin tendance

Regardez-vous. Non, sérieusement, jetez un œil au miroir – si vous n’avez pas encore revendu la glace pour vous payer un ticket de métro zone 4. Ce que vous voyez là, ce n’est plus de la négligence. Ce n’est plus ce moment tragique où vous avez réalisé que votre machine à laver avait mangé le bras gauche de votre pull préféré. C’est de la haute couture. C’est du militantisme de pointe. C’est l’avènement glorieux de l’Indigent Chic.

Bienvenue dans l’ère où avoir l’air d’avoir perdu un combat contre une meute de coyotes enragés est le summum du raffinement social.

Il y a encore dix ans, sortir avec un trou sous l’aisselle, c’était le signe d’une déchéance imminente ou d’un célibat trop long. Aujourd’hui, c’est une déclaration de guerre au capitalisme textile. Pourquoi porter un vêtement entier quand le prix du mètre carré de coton coûte désormais plus cher qu’un studio à Levallois-Perret ? Porter un vêtement intact en 2024, c’est vulgaire. C’est ostentatoire. C’est pratiquement crier au monde : « Regardez-moi, je suis tellement riche que je peux me permettre d’avoir du tissu sur tout le corps ! » Quelle indécence.

L’Indigent Chic, c’est l’art de transformer la pénurie en panache. C’est la réponse logique à un monde où le prix du baril de pétrole rend la fabrication d’un t-shirt en polyester aussi coûteuse que le lancement d’une fusée SpaceX. Les analystes de chez Goldman Sachs appellent ça la « décroissance vestimentaire subie ». Nous, les vrais, on appelle ça : « J’ai plus une thune, alors je dis que c’est du conceptuel ».

Prenons le cas du jean. Le jean a toujours été le thermomètre de notre folie collective.

On a eu le jean délavé, le jean troué aux genoux, puis le jean tellement déchiré qu'il ressemblait à deux bandes de sparadrap flottant autour des chevilles. Mais l'Indigent Chic va plus loin. Le nouveau « must-have », c'est le jean « Éviction Locative ». C'est un pantalon qui ne tient que par la force de la volonté et trois fils de nylon miraculés. Si vous pouvez encore vous asseoir dedans sans que vos fesses ne touchent directement le bitume froid, c'est que vous êtes un bourgeois. Un vrai révolutionnaire de la mode marche fesses nues sur le siège du bus, en signe de protestation contre l'inflation du denim.

Et ne me parlez pas des pulls. Le pull à col roulé sans manches et sans dos – qu'on appelait autrefois « un vieux chiffon à poussière » – est devenu la pièce maîtresse des défilés milanais. On appelle ça le « Minimalisme Respirant ». C'est très pratique : ça permet d'exposer ses côtes saillantes (le nouveau standard de beauté lié à l'explosion du prix de la viande) tout en conservant une légère protection contre les courants d'air sur les avant-bras.

Le génie de cette tendance, c'est qu'elle est inclusive. Enfin ! Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les clochards et les influenceurs Instagram ont le même fournisseur. La seule différence, c'est que le SDF a trouvé sa veste dans une benne de recyclage gratuitement, alors que l'influenceur a payé 4 500 euros pour la même veste chez Balenciaga, mais avec une étiquette qui garantit que les trous ont été faits par des stagiaires exploités dans un atelier parisien pour garantir un « aspect authentiquement désespéré ».

C'est le « Distressing » politique. On ne déchire plus ses vêtements pour le style, on les déchire pour dénoncer le prix du fil de coton. « Regardez ce trou béant dans mon dos », semble dire la jeunesse dorée des quartiers gentrifiés, « c'est une allégorie du vide laissé par la classe moyenne en voie de disparition. Et aussi, je n'avais plus assez de crédit sur mon pass Navigo pour acheter de la lessive, donc j'ai dû gratter les taches avec un tesson de bouteille. »

Il y a une dimension métaphysique là-dedans. Dans une société où tout s'effondre, porter des haillons est la seule manière d'être en harmonie avec le décor. Si vous vous promenez en costume trois-pièces impeccablement repassé au milieu de poubelles en feu et de stations-service désertes, vous avez l'air d'un alien. Ou pire, d'un huissier de justice. Par contre, si vous portez un sac poubelle noué avec une cravate Hermès effilochée, vous êtes un visionnaire. Vous êtes le pont entre le chaos et l'esthétique.

D'ailleurs, les grandes marques ont bien compris l'opportunité. Louis Vuitton s'apprête à sortir sa collection « Survivaliste Errant ». Au programme : des chaussures en pneus recyclés (vendues au prix d'une Tesla d'occasion) et des chapeaux en papier journal « Le Monde » (parce que le papier glacé, ça ne tient pas assez chaud quand on dort sous un pont). On ne dit plus « pauvreté », on dit « luxe de la privation ». On ne dit plus « miteux », on dit « patiné par l'existence ».

Même les accessoires s'adaptent. Oubliez la Rolex. Le nouveau signe extérieur de richesse, c'est la « pince à linge vintage ». Portée à l'oreille, elle signifie : « J'ai encore assez de vêtements pour avoir besoin de les étendre ». C'est d'un snobisme absolu. Et que dire de la nouvelle fragrance en vogue, « Eau de Métro ligne 13 à 18h » ? C'est un parfum qui capture l'essence même de l'humanité qui s'entasse faute de pouvoir payer l'essence pour sa voiture. C'est âcre, ça pique les yeux, et ça coûte 200 euros les 30 ml. Si vous sentez la rose ou la lavande, tout le monde saura que vous avez encore un abonnement à l'eau courante. C'est tellement « vieux monde ».

Mais attention, l'Indigent Chic demande de la rigueur. On ne devient pas une icône de la misère stylisée par accident. Il faut savoir doser. Trop de trous, et vous risquez l'arrestation pour attentat à la pudeur. Pas assez de trous, et vous passez pour un comptable en vacances au camping. Le secret, c'est le « trou stratégique ». Celui qui suggère que vous avez été attaqué par un ours polaire en sortant de chez le coiffeur, mais que vous avez survécu grâce à votre charisme.

Et c'est là que le lien avec votre rein se fait. Vous vous souvenez du premier chapitre

? Vous avez vendu un rein pour un plein d'essence. Eh bien, bonne nouvelle : la cicatrice est l'accessoire ultime de la saison. Ne la cachez pas sous un pansement stérile et ennuyeux ! Portez un crop-top en filet de pêche (le « Net-Working Look ») pour exposer fièrement votre balafre. C'est la preuve ultime que vous avez sacrifié votre intégrité biologique sur l'autel de la mobilité. C'est le « Body-Mapping » financier. « Voici où mon organe est parti pour que je puisse rouler 400 kilomètres », semble crier votre abdomen. C'est d'un chic à couper le souffle.

Le système est en train de se mordre la queue. On nous a tellement pressés, taxés, et tondus qu'il ne nous reste plus que la peau sur les os et des vêtements en charpie. Au lieu de pleurer, la mode a décidé d'en faire un gala. C'est le syndrome de Stockholm appliqué au dressing. On adore nos chaînes, surtout si elles sont rouillées et vendues par une marque de luxe japonaise.

Alors, la prochaine fois que vous accrocherez votre chemise à une poignée de porte et que vous entendrez ce « CRAC » sinistre qui annonce la fin de votre seule tenue correcte pour un entretien d'embauche, ne paniquez pas. Souriez. Vous venez de prendre de la valeur. Prenez une paire de ciseaux, agrandissez l'entaille, et dites-vous que vous êtes enfin en train de devenir quelqu'un. Vous êtes un manifeste vivant. Vous êtes le témoin oculaire de l'effondrement, et vous le faites avec une élégance dépenaillée qui ferait pâlir d'envie un mannequin sous perfusion.

Le monde brûle ? Tant mieux. La lumière des incendies met magnifiquement en valeur les reflets argentés de votre couverture de survie utilisée comme écharpe de soirée. Profitez-en. Dans six mois, le prix du fil à coudre aura tellement augmenté que même porter un slip sera considéré comme un acte de haute trahison envers la cause prolétarienne.

D'ici là, restez troués, restez fiers. Et n'oubliez pas : si on vous demande pourquoi vous portez une chaussure droite qui est en fait une brique de lait attachée avec du ruban adhésif, répondez simplement : « C'est une critique acerbe de l'industrie

agro-pétrolière. Tu ne peux pas comprendre, c'est très niche. »

C'est ça, la magie de l'Indigent Chic : quand on n'a plus rien, on possède encore l'arrogance de faire croire que c'était une décision artistique. Et franchement, à 2 euros le litre de sans-plomb, l'arrogance est la seule ressource qui ne sera jamais rationnée. Profitez-en, c'est le seul truc qui ne vous coûtera pas votre deuxième rein. Pour l'instant.

Chapitre 8

Transports : Pourquoi le poney est l'avenir de la mobilité urbaine

Regardez bien votre Peugeot 208 garée en bas de l'immeuble. Allez-y, jetez-lui un dernier regard larmoyant avant que la fourrière ou un collectionneur de métaux rares ne l'embarque pour en faire des canettes de soda. Cette carcasse de métal gris anthracite, que vous appelez encore « ma voiture » par pur réflexe cognitif, est en réalité un mausolée. C'est le monument funéraire de votre classe moyenne disparue, un totem d'obsolescence programmée qui coûte plus cher au kilomètre qu'un lancement de fusée SpaceX, le prestige en moins et l'odeur de sapin désodorisant en plus.

Aujourd'hui, posséder une voiture thermique, c'est comme essayer d'entretenir un dinosaure asthmatique en lui perfusant du sang de licorne. À chaque fois que vous insérez le pistolet à la pompe, vous n'achetez pas du carburant, vous payez une rançon pour récupérer votre dignité. Et le pire ? C'est que vous n'y arrivez même pas. Vous repartez le réservoir à moitié vide et l'âme totalement sèche, en priant pour que le voyant « Défaut moteur » ne s'allume pas parce qu'une sonde lambda a décidé de faire un burn-out émotionnel à cause de l'humidité.

Il est temps de passer à la vitesse supérieure. Il est temps de revenir aux sources. Il est temps d'embrasser la seule solution de mobilité qui survive à l'effondrement thermodynamique de notre civilisation : le poney.

Pourquoi le poney ? Parce que contrairement à votre Peugeot, le poney ne vous demande pas de mettre à jour son système de navigation par satellite pour trouver la boulangerie. Le poney, il connaît le chemin. Et s'il ne le connaît pas, il s'en fout, il va

là où il y a du trèfle. C'est ça, la vraie liberté.

Analysons froidement les chiffres, pour ceux d'entre vous qui ont encore assez de neurones connectés malgré les vapeurs de sans-plomb 98. L'entretien d'une Peugeot moderne, c'est une liste de courses rédigée par un psychopathe de la finance : vidange, filtres, courroie de distribution (qui pète systématiquement trois jours après la fin de la garantie), pneus à 150 euros l'unité, et ce fluide mystérieux nommé AdBlue qui coûte plus cher que le Chanel n°5 et qui sert uniquement à convaincre l'ordinateur de bord que vous n'êtes pas en train de personnellement gazer une forêt de séquoias à chaque accélération.

Le poney, lui, fonctionne à l'herbe. L'herbe est gratuite. Elle pousse partout. Elle pousse entre les dalles de votre terrasse, elle pousse sur le terre-plein central du périph, elle pousse même dans le jardin de votre voisin que vous détestez. Votre poney est une unité de transformation d'énergie solaire gratuite en mouvement cinétique. C'est la seule machine au monde dont le carburant se trouve littéralement sous vos pieds. Et en bonus, le résidu de combustion — que nous appellerons pudiquement le "crottin" — n'est pas un gaz à effet de serre toxique qui détruit la couche d'ozone. C'est de l'engrais. Essayez de faire pousser des tomates avec ce qui sort de votre pot d'échappement, et vous obtiendrez des mutations génétiques dignes de Tchernobyl. Avec le poney, vous produisez votre propre nourriture pendant que vous vous déplacez. C'est l'économie circulaire poussée à son paroxysme équestre.

Parlons de la fiabilité. Si votre Peugeot refuse de démarrer un lundi matin à 7h30, c'est généralement à cause d'un capteur électronique de la taille d'un grain de riz qui a décidé que le climat n'était pas assez sec pour ses circuits délicats. Résultat : dépanneuse, garage, et un devis qui ressemble à un numéro de téléphone international. Si votre poney refuse de démarrer, c'est qu'il a juste envie d'une carotte. Le coût de la réparation ? Six centimes d'euro. Un coup de brosse, une tape sur la croupe, et c'est reparti pour 40 kilomètres. Le poney n'a pas de processeur Intel. Le poney n'a pas de port OBD-II. Le poney a une volonté propre, ce qui est certes

agaçant quand il décide de s'arrêter pour regarder un papillon, mais au moins, il ne vous demandera jamais d'installer une mise à jour logicielle pour pouvoir utiliser ses pattes arrière.

Et le stationnement ! Ah, le stationnement urbain ! Ce sport de combat qui consiste à payer 4 euros de l'heure pour avoir le droit de laisser votre voiture se faire rayer par un livreur Deliveroo en trottinette. Avec le poney, la ville devient votre terrain de jeu. Un poteau ? Un point d'attache. Une jardinière municipale ? Un buffet à volonté pour votre monture. Imaginez la tête de l'agent de surveillance de la voie publique essayant de mettre un PV à un poney Shetland attaché devant un Starbucks. Où met-on le ticket ? Sous la queue ? C'est un risque biologique que peu de fonctionnaires sont prêts à prendre pour un salaire de base.

Certes, je vois déjà les sceptiques au premier rang, ceux qui s'accrochent à leur abonnement Netflix et à leur climatisation bi-zone. Vous allez me dire : « Mais l'odeur ? Et la vitesse ? ».

L'odeur, mes amis, c'est une question de marketing. Dans le monde de l'Indigent Chic, on ne dit pas que ça sent l'écurie, on dit que c'est un "parfum organique aux notes telluriques et musquées". C'est un marqueur social. Sentir le cuir et le foin, c'est signaler au monde que vous avez survécu au Pic Pétrolier avec élégance. C'est dire : « Je suis tellement au-dessus du système que mon véhicule produit son propre parfum d'ambiance. »

Quant à la vitesse, soyons sérieux deux minutes. À quelle vitesse roulez-vous réellement en ville avec votre Peugeot de 110 chevaux ? Entre les feux rouges, les dos-d'âne qui ressemblent à des pyramides mayas et les manifestations pour la sauvegarde du prix du beurre, votre vitesse moyenne plafonne à 14 km/h. Un poney au petit trot fait du 15 km/h sans forcer. Vous allez donc plus vite, tout en ayant l'air infiniment plus majestueux. Sur un poney, vous dominez la plèbe qui transpire dans le métro. Vous êtes un chevalier de l'apocalypse budgétaire, un cow-boy du bitume

fêlé.

Et n'oublions pas l'aspect sécuritaire. Personne ne vole un poney. Pourquoi ? Parce que pour voler un poney, il faut savoir parler aux poneys. Un voleur de voiture sait brancher un ordinateur de pirate sur une prise diagnostique. Un voleur de poney, s'il n'a pas de sucre dans la poche, il finit avec une morsure à l'épaule et un coup de sabot dans les rotules. C'est le meilleur système antidémarrage du marché, et il est doté d'une intelligence artificielle biologique capable de reconnaître son propriétaire à l'odeur de sa peur.

Imaginez le futur proche. Les centres-villes sont interdits aux voitures Crit'Air 1, 2, 3, 4 et même aux vélos électriques dont la batterie vient de Chine. Le silence est total. Soudain, on entend le cliquetis régulier des sabots sur le pavé. C'est vous. Vous arrivez au bureau sur votre poney de fonction. Vous le garez dans l'ascenseur (le poney de fonction est compact, c'est le modèle "Urban Spirit"). Vous entrez dans l'open-space, vos bottes de cavalier résonnant avec l'autorité de celui qui ne dépend plus de l'OPEP. Votre patron, qui essaie désespérément de recharger sa Tesla avec une manivelle dans le parking souterrain, vous regarde avec une jalousie mal dissimulée.

Vous caressez l'encolure de votre fidèle destrier et vous murmurez : « C'est ça, le progrès. »

Alors, demain, quand vous passerez devant cette concession automobile qui essaie de vous vendre un crédit sur 144 mois pour une voiture qui perd 30 % de sa valeur au moment où vous pétez sur le siège conducteur, ne vous arrêtez pas. Continuez votre route jusqu'au centre équestre le plus proche. Choisissez un modèle robuste, de préférence rustique, capable de digérer du carton si l'herbe vient à manquer.

Vendez votre Peugeot à un ferrailleur, achetez-vous une selle d'occasion en cuir de synthèse et préparez-vous. Car dans le monde qui vient, celui où le litre d'essence sera troqué contre des lingots d'or ou des boîtes de haricots blancs, l'homme qui possède

un poney est le roi de la route. Les autres ? Les autres marcheront. Et ils marcheront dans votre sillage, en faisant attention où ils posent leurs pieds, car votre poney aura laissé derrière lui les preuves fumantes de sa supériorité technologique.

Restez fiers, restez en selle. Et si la maréchaussée vous arrête pour excès de lenteur sur la file de gauche, ne sortez pas votre permis de conduire. Donnez-leur une pomme. C'est tout ce qu'ils méritent, et c'est tout ce que vous pouvez encore vous offrir.

Chapitre 9

Vacances : Le tour du monde... dans votre jardin (ou celui du voisin)

Alors, ça y est. Vous êtes là, fièrement campé sur votre poney de réforme, le regard tourné vers l'horizon bouché par le prix du gasoil qui vient de franchir le mur du son. Vous avez l'équipement : une selle en skaï qui couine à chaque trot et un sac à dos rempli de pommes de terre germées. Mais une question vous taraude, une question qui brûle les lèvres de tout consommateur dont le compte en banque ressemble à un champ de ruines après le passage des Wisigoths : « Et mes vacances, bordel ? »

Calmez-vous. Descendez de votre monture, attachez-la au poteau électrique le moins dénudé du quartier et respirez un grand coup. Le concept de « vacances » a changé. Oubliez le vol charter pour Marrakech où l'on vous empile comme des sardines dans un tube de métal pressurisé dirigé par un pilote payé au lance-pierre. Oubliez la Côte d'Azur où l'on vous facture l'ombre d'un parasol au prix d'une greffe de foie. Le futur, mesdames et messieurs, c'est le **Staycation** radical. C'est l'art de s'évader sans franchir le portail, parce que franchir le portail, techniquement, c'est déjà consommer des calories que vous ne pouvez plus remplacer.

Le principe est simple : si vous ne pouvez pas aller au monde, forcez le monde à entrer dans votre salon de 12 mètres carrés. Et pour cela, votre meilleur allié n'est pas une agence de voyage, mais cette vieille télé cathodique récupérée dans une benne, celle qui siffle un peu quand on l'allume et qui donne à chaque image une légère teinte verdâtre, façon fin du monde ou intoxication alimentaire massive.

Commençons par la préparation psychologique. Pour que le voyage soit total, il faut vous mettre en condition. Enfilez votre plus beau short à fleurs — celui avec la tache

de moutarde qui date du mariage de votre cousin en 2012 — et tartinez-vous le visage avec de la graisse à traire périmée. L'odeur de friture rance est essentielle pour simuler l'ambiance d'une plage bondée à Benidorm. Si vous avez des enfants, demandez-leur de vous hurler dans les oreilles en jetant du sable de chantier sur votre tapis. Voilà. Vous y êtes. L'immersion est totale.

Maintenant, le transport. Connectez votre télévision à ce qui vous sert d'internet (probablement le Wi-Fi piraté de la boulangerie d'en face). Allez sur YouTube. Tapez « 4K Drone Walking Tour – Bahamas ». Si votre connexion est aussi anémique que votre pouvoir d'achat, vous aurez droit à une version pixelisée en 240p. C'est parfait. Considérez cela comme une « vision artistique » ou un brouillard de chaleur tropicale. Regardez ces gens bronzés marcher sur du sable blanc. Regardez-les bien. Ils sont riches, ils sont beaux, et ils vont probablement mourir d'un coup de soleil ou d'une attaque de requin, alors que vous, vous êtes en sécurité, assis sur un canapé qui sent le chien mouillé, à l'abri des prédateurs marins et des taxes de séjour.

Pour parfaire l'illusion, le côté sensoriel est primordial. Vous voulez sentir la brise marine ? Placez un ventilateur poussif à dix centimètres de votre visage. Pour l'iode, videz une boîte de sardines premier prix devant le ventilo. Si vous fermez les yeux très fort, entre le vrombissement du moteur électrique qui surchauffe et l'odeur de poisson en conserve, vous n'êtes plus à Maubeuge. Vous êtes sur le pont d'un yacht privé en pleine mer d'Andaman. Si vous ressentez une légère nausée, ne paniquez pas : c'est le mal de mer. Ou alors c'est la sardine. Dans les deux cas, c'est exotique.

Mais le véritable aventurier, le Christophe Colomb du prolétariat, ne s'arrête pas au salon. Il explore. Il conquiert. Il y a tout un monde qui s'étend au-delà de votre porte-fenêtre : le jardin. Ou, pour les plus audacieux d'entre vous qui vivent en appartement, le jardin du voisin.

Franchir la haie de thuyas de Monsieur Martin, c'est l'équivalent géopolitique de traverser la frontière entre la Corée du Nord et la Corée du Sud. C'est une opération

commando. Équipez-vous de vos lunettes de soleil (une branche manque, c'est pas grave, le style « borgne de guerre » est très tendance cet été) et rampez dans l'herbe haute. Pourquoi aller au Kenya pour un safari quand on peut observer les mœurs étranges d'un retraité en marcel qui arrose ses bégonias avec une précision maniaque ? C'est le *National Geographic* à portée de main. Regardez-le, ce spécimen de *Homo Sapiens Senioris*. Observez sa technique de tonte de pelouse en spirale. C'est fascinant. C'est sauvage. C'est gratuit.

Si Monsieur Martin possède une piscine gonflable, vous avez décroché le jackpot. C'est votre lagon bleu. Attendez qu'il s'endorme devant « Questions pour un Champion » et glissez-vous délicatement dans l'eau. Certes, l'eau est trouble et il y a probablement plus de chlore que de molécules d'hydrogène, mais à cet instant précis, vous êtes le roi du monde. Vous êtes à Tahiti. Si vous vous faites repérer, n'essayez pas de justifier votre présence par la sociologie. Criez simplement : « Je suis un réfugié climatique ! » et fuyez par la brèche dans le grillage. C'est ça, l'adrénaline du voyage. C'est ça, l'imprévu qui fait les grands souvenirs.

Parlons gastronomie, car on ne voyage pas sans découvrir les saveurs locales. Dans le monde d'avant, vous auriez claqué un demi-SMIC dans un restaurant « fusion » où l'on vous sert trois graines de sésame et une larme de sauce soja sur une ardoise. Dans le monde du litre d'essence à dix balles, la fusion se passe dans votre micro-ondes. Prenez tout ce qui traîne au fond du congélateur : un vieux bâtonnet de surimi, des petits pois givrés depuis l'ère glaciaire et une tranche de pain de mie. Mélangez. Appelez ça le « Bowl Détox Post-Apocalyptique ». Servez-le dans une noix de coco vide que vous avez trouvée dans une poubelle (lavez-la, on est pauvres, pas des animaux).

Accompagnez ce festin d'un cocktail signature : le « Sangria du Désespoir ». La recette est un secret d'initié : de l'eau du robinet, un vieux sachet de thé à la mûre qui a déjà servi trois fois, et une pincée de sel pour rappeler l'eau de mer (et pour retenir les liquides, c'est important en cas de canicule). Buvez ça à la paille en regardant un

documentaire sur la fabrication du béton en Ouzbékistan. Le dépaysement est garanti. Vous ne savez plus où vous êtes, ni qui vous êtes, ni pourquoi vous avez un poney dans votre cuisine.

Le grand avantage de ce tour du monde immobile, c'est l'absence totale de décalage horaire. Enfin, techniquement, vous aurez un décalage horaire, car à force de regarder des vidéos de plages thaïlandaises à 3 heures du matin pour profiter du débit internet nocturne, vous finirez par vivre sur le fuseau de Bangkok tout en habitant à Limoges. C'est le summum du chic. Vous pourrez dire à vos amis (ceux qui n'ont pas encore vendu leurs organes pour payer leur facture de chauffage) : « Oh moi, cet été, j'ai opté pour une déconnexion totale. J'ai vécu en immersion avec les populations locales. » Vous ne préciserez pas que la population locale, c'est votre chat qui essaie de bouffer vos orteils parce que vous avez oublié de lui acheter ses croquettes "Saveur de l'Océan".

Et si vraiment, le manque de contact social vous pèse, si l'absence de touristes allemands en chaussettes-sandalettes vous crée un vide existentiel, il reste l'ultime solution : la Google Street View Party. C'est très simple. Vous vous réunissez avec d'autres indigents autour d'un écran. Vous choisissez une destination au hasard, disons... Oulan-Bator. Et vous cliquez. Vous avancez virtuellement dans les rues en commentant l'architecture locale.

« Oh, regarde ce magnifique tas de pneus ! »

« Incroyable, on dirait exactement le tas de pneus derrière chez moi, mais avec un éclairage plus... steppique. »

C'est instructif, c'est culturel, et surtout, personne ne vous demandera votre passeport. On ne demande pas de passeport à quelqu'un qui voyage avec sa souris d'ordinateur.

Au final, chers amis de la dèche, n'oubliez jamais ceci : le voyage n'est pas une destination, c'est un état d'esprit. C'est la capacité héroïque à transformer une flaque d'eau devant son garage en récif corallien et une amende pour tapage nocturne en

anecdote de voyage épique dans une prison bolivienne. Restez chez vous. Gardez vos reins. Laissez les riches s'agglutiner dans les aéroports pour aller voir des endroits qui ressemblent de toute façon de plus en plus à des centres commerciaux.

Votre jardin est votre royaume. Votre télé d'occasion est votre portail vers l'infini. Et votre poney ? Votre poney est le seul véhicule tout-terrain qui n'a pas besoin de mise à jour logicielle pour fonctionner, juste d'un peu d'herbe et d'un manque total de dignité de la part de son cavalier.

Alors, ajustez votre chapeau de paille fait en papier journal, montez le son du documentaire sur les volcans d'Islande, et savourez votre victoire. Vous faites le tour du monde pour le prix d'un ticket de métro périmé. C'est ça, le vrai luxe. C'est ça, la liberté. Et si jamais vous voyez Monsieur Martin qui vous regarde bizarrement à travers sa haie alors que vous essayez de faire du surf sur une planche à repasser, faites comme avec les flics sur la route : lancez-lui une pomme. C'est universel, c'est diplomatique, et ça calmera son envie de porter plainte pour violation de domicile. Bonnes vacances, bande de génies de la survie. Le monde est à vous, tant que vous ne dépassez pas la portée de votre signal Wi-Fi.

Chapitre 10

Santé : Soignez-vous avec des pensées positives et des cailloux

Mes chers futurs cadavres en pleine forme, asseyez-vous. Enfin, ne vous asseyez pas trop vite si vous avez une hernie discale, car l'assurance maladie vient de décider que votre colonne vertébrale était désormais considérée comme une « option de confort » non remboursable, au même titre que le chauffage central ou la dignité humaine.

Bienvenue dans l'ère de la santé post-pétrole, post-fric, et franchement post-logique. Vous avez remarqué le prix d'une boîte d'antibiotiques ? On dirait le cours de l'action Apple en 2021. Aujourd'hui, se payer une cure d'Amoxicilline, c'est un signe extérieur de richesse plus ostentatoire que de garer une Ferrari devant un campement de SDF. Si vous sortez de la pharmacie avec un sac en papier, les gens vous regardent comme si vous veniez de braquer la Banque de France. « Regardez-moi ce bourgeois, il a de quoi soigner son angine blanche alors que nous, on en est à essayer de cautériser nos plaies avec des allume-cigares de récup'. »

Alors, puisque votre compte en banque est plus plat que l'encéphalogramme d'un influenceur fitness, on va passer au plan B. Et le plan B, c'est le mariage sacré entre l'autosuggestion radicale et la géologie de parking. Bienvenue dans la méthode « Coué-Caillou ».

Commençons par la base : la Méthode Coué. Émile Coué, ce génie, avait compris un truc fondamental : le cerveau est un idiot congénital qu'on peut manipuler avec la subtilité d'un tractopelle. Vous avez une double pneumonie ? Votre poitrine siffle comme une vieille bouilloire oubliée sur le feu ? Vos poumons ressemblent à deux éponges à vaisselle ayant servi dans un fast-food pendant trois ans ? Pas de panique. Répétez après moi, trois cents fois par jour, devant votre miroir (si vous ne l'avez pas

encore vendu pour payer votre facture d'eau) : « Chaque jour, à tous points de vue, je respire mieux que si j'avais des branchies de dauphin dopé à l'oxygène pur. »

L'astuce, c'est de mentir à vos organes. Votre foie est en train de rendre l'âme à cause de votre régime exclusif à base de chips périmées et d'eau de pluie filtrée à travers une chaussette ? Parlez-lui. « Petit foie, tu es un champion. Tu es le Kylian Mbappé du filtrage de toxines. Tu n'as pas besoin de médicaments, tu as besoin d'amour et de déni. » Si vous y croyez assez fort, votre foie finira par être tellement confus qu'il recommencera à fonctionner juste pour arrêter de vous entendre débâter des conneries. C'est ce qu'on appelle l'effet placebo agressif. C'est gratuit, et contrairement au Doliprane, ça ne détruit pas l'écosystème marin quand vous faites pipi.

Mais le mental ne fait pas tout. Parfois, il faut du solide. Du minéral. C'est là qu'intervient la lithothérapie de survie. Oubliez l'améthyste, le lapis-lazuli ou le quartz rose des boutiques de bobos qui sentent le patchouli et l'échec entrepreneurial. On n'est pas là pour aligner vos chakras, on est là pour empêcher votre appendice d'exploser dans un geyser de pus.

La vraie médecine des pierres se trouve là, sous vos pieds : le gravier du trottoir, le schiste de la décharge, ou le précieux morceau de béton armé tombé du pont autoroutier. Chaque caillou a une propriété curative si vous savez comment l'utiliser (et si vous avez perdu tout contact avec la réalité).

Vous avez une migraine ? Prenez un bon vieux pavé de 15 kilos. Ne le posez pas délicatement sur votre front. Non. Regardez-le. Admirez sa stabilité. Sa froideur. Son absence totale de douleur. Dites-vous : « Je suis ce pavé. Le pavé n'a pas mal à la tête. Le pavé ne se demande pas comment il va payer son loyer. Le pavé est éternel. » Si la douleur persiste, frappez violemment le mur d'à côté avec votre main gauche. La douleur dans votre main sera tellement insupportable que vous oublierez instantanément votre migraine. C'est la thérapie par transfert de détresse. C'est

mathématique.

Et pour les infections ? C'est là que la chance entre en jeu. La science moderne nous dit que les antibiotiques tuent les bactéries. Quelle arrogance ! Les bactéries sont nos sœurs. On ne les tue pas, on les décourage. Si vous avez une plaie qui commence à prendre une couleur bleu schtroumpf ou vert de gris, ne courez pas aux urgences, vous allez juste attendre douze heures dans un couloir pour vous entendre dire que « l'attente fait partie du processus de guérison ».

À la place, utilisez le « Caillou de Chance ». Trouvez un galet parfaitement rond. Polissez-le avec votre salive (qui contient des enzymes, c'est presque de la chimie, merde !). Posez-le sur la zone infectée et lancez un dé. Si vous faites un 6, vous êtes guéri. Si vous faites entre 1 et 5, c'est que vous n'avez pas assez de foi en la géologie. Recommencez jusqu'à ce que la gangrène remonte au coude ou que vous obteniez le bon chiffre. C'est ce qu'on appelle la statistique de l'espoir. C'est beaucoup plus excitant qu'une ordonnance, c'est comme un casino, mais où la mise est votre propre bras.

Parlons aussi de la nutrition médicale. On vous dit de manger cinq fruits et légumes par jour. Qui a les moyens de faire ça ? Personne, à part peut-être les gens qui possèdent des puits de pétrole au Qatar. Votre nouveau régime santé, c'est la photosynthèse mentale. Mettez-vous nu sur votre balcon (ou dans votre salon si vous tenez à ne pas finir au poste), fermez les yeux, et imaginez que vous êtes une fougère. Visualisez les rayons du soleil pénétrer vos pores pour transformer votre cholestérol en énergie pure. Si vous avez faim, léchez un silex. C'est riche en minéraux, c'est croquant, et ça n'augmente pas votre indice glycémique.

Si jamais vous tombez vraiment malade — genre, le genre de maladie où vous commencez à voir vos ancêtres vous faire coucou depuis un tunnel lumineux — ne paniquez pas. C'est juste votre corps qui essaie de vous faire économiser sur les frais de chauffage en éteignant les lumières. C'est le moment d'appliquer la Méthode Coué

Ultime : « Je ne meurs pas, je change d'état vibratoire pour devenir un concept abstrait inatteignable par le fisc. »

Écoutez, le système de santé est une blague, alors autant en être le clown. Un médecin, c'est juste un type qui a fait dix ans d'études pour vous dire que vous êtes stressé et que vous devriez boire de l'eau. Vous savez déjà que vous êtes stressé (vous vivez dans un pays où l'essence coûte le prix d'un bon champagne) et l'eau, vous en buvez déjà, sauf qu'elle a un léger goût de plomb à cause de votre tuyauterie de 1924. Vous n'avez pas besoin d'eux.

Vous avez besoin de ce caillou que vous avez trouvé dans votre chaussure ce matin. C'est peut-être lui, votre nouveau messie. Gardez-le précieusement dans votre poche. Sentez sa présence. Quand vous vous sentirez flancher, quand la grippe aviaire-porcine-pangoline version 4.0 frappera à votre porte, sortez votre caillou, regardez-le dans les yeux (ou là où vous imaginez ses yeux) et hurlez : « JE VAIS BIEN ! JE SUIS UNE MONTAGNE ! LES VIRUS SONT DES TOURISTES ET JE N'AI PAS DE CHAMBRE DE LIBRE ! »

Si ça ne marche pas, consolez-vous en vous disant qu'au moins, vous ne laisserez pas de dettes médicales à vos enfants. Vous leur laisserez juste une superbe collection de graviers thérapeutiques et une planche à repasser pour faire du surf. Et ça, mes amis, c'est l'héritage d'un homme qui a compris que la meilleure mutuelle, c'est un bon gros déni bien gras et une poche pleine de cailloux.

Allez, soignez-vous bien. Et n'oubliez pas : si vous commencez à tousser du sang, c'est juste que votre corps produit son propre colorant naturel pour votre prochain atelier peinture. Soyez positifs, bordel ! La mort n'est qu'une formalité administrative que vous n'aurez même pas à remplir vous-même. C'est ça, la vraie médecine de demain.

Chapitre 11

Éducation : Apprendre à compter jusqu'à zéro (et y rester)

Mesdames, Messieurs, chers géniteurs en sursis et futurs donneurs d'organes involontaires, regardez votre enfant. Non, pas avec cette lueur de fierté mal placée parce qu'il a réussi à ne pas manger sa colle Cléopâtre aujourd'hui. Regardez-le comme ce qu'il est vraiment : un gouffre financier à pattes, une erreur de calcul biologique qui va pomper vos dernières réserves de glycogène avant de vous envoyer croupir dans un Ehpad low-cost où l'on change les couches une fois par équinoxe.

Le problème de votre progéniture n'est pas son manque d'attention ou son obsession pour les vidéos de gens qui déballent des jouets en plastique qu'il n'aura jamais. Le problème, c'est qu'on continue de lui enseigner les mathématiques de l'ancien monde. On lui apprend que « un plus un égal deux ». C'est charmant. C'est mignon. C'est surtout un mensonge criminel qui le prépare à une vie de désillusion brutale et de saisies par huissiers motorisés.

Dans le monde merveilleux du litre d'essence à trente euros et du rein qui devient la monnaie d'échange standard pour un plein de Super, l'Éducation Nationale a enfin décidé de réagir. Voici la réforme du « Calcul Mental de Survie » (CMS). Le but est simple : apprendre à votre gamin que chaque fois qu'il manipule un chiffre supérieur à zéro, il est en train de se faire braquer par la réalité.

Prenons le cas pratique qui fait désormais office de pilier central du programme de CP : l'exercice de la baguette de pain.

Ancienne méthode : « Pierre achète une baguette à 1,20 €. Il en achète une deuxième. Combien paie-t-il ? » Réponse : 2,40 €.

Nouvelle méthode « Haha Engine » : « Pierre a l'audace, l'insolence, voire l'indécence aristocratique de vouloir acheter deux baguettes. Sachant que le prix de la farine est indexé sur le cours de l'uranium enrichi, que le boulanger doit payer sa taxe carbone sur chaque coup de pétrin et que la TVA sur les produits "plaisir" (comme manger) est passée à 400 %, calculez en combien de mois la famille de Pierre sera expulsée de son studio de 9m². »

La réponse, bien sûr, n'est pas un chiffre, c'est un cri d'agonie. Car en 2024, 1 baguette + 1 baguette = la faillite immédiate de la lignée. Apprendre à compter jusqu'à deux, c'est déjà faire preuve d'un optimisme qui frise la psychopathie. On n'ajoute plus, on retranche jusqu'à l'os.

Le nouvel objectif pédagogique, c'est le Zéro. Le Zéro Absolu. C'est l'état de grâce budgétaire. Si votre enfant sait qu'il n'a rien, qu'il ne possède rien et qu'il ne possédera jamais rien, il devient invulnérable. On ne peut pas taxer le vide. On ne peut pas piller le néant. Le zéro est une forteresse.

En classe de CE1, on passe à la géométrie. On oublie le calcul de l'aire d'un triangle. À quoi ça sert de savoir calculer la surface d'un terrain que vous ne posséderez jamais à moins de devenir un seigneur de guerre local ou de gagner à une émission de télé-réalité particulièrement dégradante ? Désormais, on étudie le « Cercle Vicieux ». Les enfants doivent tracer des cercles parfaits représentant leur pouvoir d'achat. Spoiler : le cercle doit être si petit qu'il se confond avec un point. Un point final.

Les professeurs, ces saints masochistes qui sont désormais payés en bons de réduction pour des boîtes de pâtée pour chats périmées, ont un nouveau slogan : « Moins tu sais compter, moins tu souffres ». C'est brillant. Si vous ne comprenez pas le concept d'intérêt composé, vous ne vous rendez pas compte que votre prêt étudiant a déjà hypothéqué la moelle osseuse de vos propres futurs petits-enfants. L'ignorance n'est plus un défaut, c'est une armure en Kevlar contre la dépression clinique.

Passons aux fractions. Ah, les fractions ! Quel délice. Dans le temps, on divisait un gâteau en huit. Aujourd'hui, l'exercice consiste à diviser une seule et unique calorie entre quatre membres d'une famille tout en gardant assez d'énergie pour pédaler sur la dynamo qui alimente le routeur Wi-Fi. « Si maman a une amande et que nous sommes quatre, quelle fraction d'amande recevra chaque enfant après que l'État a prélevé sa part de 75 % pour financer le nouveau yacht de fonction du ministre de la Sobriété ? »

Réponse : L'enfant reçoit l'odeur de l'amande. Et il doit dire merci.

Il faut aussi parler de la réforme de l'histoire-géo, qui est désormais fusionnée avec le cours de comptabilité funéraire. On apprend aux enfants que l'Âge d'Or, c'était l'époque mythologique où les gens laissaient de la lumière allumée dans des pièces où ils ne se trouvaient même pas. Les gamins écarquillent les yeux, incrédules : « Mais maître, c'étaient des dieux ? ». « Non mon petit Kevin, c'étaient juste des inconscients qui n'avaient pas encore compris que chaque kilowattheure est un clou de plus dans le cercueil de ton avenir. »

Le clou du spectacle reste l'examen de fin d'année : le Brevet de Résilience Budgétaire.

L'épreuve est simple. On met l'élève face à un distributeur de billets automatique (un objet de culte ancien). L'élève doit insérer sa carte, voir s'afficher "Solde Insuffisant" et ne pas pleurer. S'il sourit et dit : « Ce n'est pas grave, le bonheur est une construction sociale destinée à stimuler la consommation de masse », il obtient la mention Très Bien. Il est prêt pour la vie active. Il est prêt à être un citoyen modèle qui ne demande rien, ne coûte rien et finit par se composer lui-même dans le jardin public pour fertiliser les orties qui serviront de soupe à la génération suivante.

Certains parents, des réactionnaires sans doute, s'insurgent : « Mais enfin, mon fils doit savoir compter pour devenir ingénieur ou médecin ! ».

Mais pour quoi faire, pauvres fous ? Pour concevoir des voitures que personne ne pourra conduire ? Pour soigner des gens qui paieront leur consultation en graviers

thérapeutiques (voir chapitre précédent) ? Soyez réalistes. La seule carrière d'avenir, c'est "Sustentateur d'Illusion". Ou alors "Chasseur-Cueilleur de Déchets Urbains". Et pour ça, pas besoin de connaître la table de neuf. Il suffit de savoir faire la différence entre un rat comestible et un rat trop radioactif pour être bouilli.

Le véritable but de cette éducation, c'est d'atteindre le "Nirvana du Vide". Si votre enfant apprend à compter jusqu'à zéro et à y rester, il n'aura jamais de déception. Il ne connaîtra jamais la douleur de voir son épargne s'évaporer, car l'évaporation nécessite un liquide de base. Pas de liquide, pas de vapeur. Juste un beau désert aride et calme.

Alors, ce soir, en rentrant chez vous, ne demandez pas à votre enfant : « Qu'est-ce que tu as appris à l'école ? ». Demandez-lui plutôt : « Combien as-tu perdu aujourd'hui ? ». S'il vous répond avec un grand sourire vide : « Tout, papa, j'ai absolument tout perdu, même mon ombre est en leasing », alors serrez-le dans vos bras (attention, le contact physique prolongé est soumis à une taxe sur la chaleur humaine). Vous avez réussi son éducation. Vous avez fait de lui un homme libre. Un homme qui sait que $1 + 1$ ne font pas 2, mais font le début d'une enquête pour enrichissement illicite.

Restez pauvres, restez bêtes, et surtout, ne comptez sur rien. C'est le seul moyen de ne pas être déçu quand le rien sera tout ce qu'il vous restera à partager pour le réveillon. Et n'oubliez pas : le zéro n'est pas un chiffre, c'est une destination de vacances. Une destination où il n'y a personne, pas de bruit, et surtout pas de facture d'électricité. C'est ça, le progrès. C'est ça, l'école de la vie. Allez, maintenant, éteignez cette liseuse, ça consomme de la batterie et on n'a pas encore vendu le deuxième rein de la petite sœur. Chaque pourcent compte, surtout quand il se rapproche de zéro.

Chapitre 12

Retraite : Travailler jusqu'à la réincarnation

Asseyez-vous. Non, restez debout, l'usure des chaises est facturée au millimètre de fibre textile écrasée. Regardez-vous dans le miroir – si vous en avez encore un et qu'il n'a pas été saisi par l'huissier pour rembourser votre dette d'oxygène du mois dernier. Vous voyez ces cernes ? Cette peau qui pend ? Ce regard de poisson frit qui cherche désespérément une issue de secours dans un bunker sans porte ? C'est ce qu'on appelle « le potentiel ». Le potentiel de bosser encore soixante-douze ans avant que votre premier cil ne puisse légalement envisager de s'arrêter de battre.

Parlons de ce concept préhistorique, cette légende urbaine que les anciens appelaient « la retraite ». À l'époque, paraît-il, les gens s'arrêtaient de travailler à 60 ou 65 ans. Ils achetaient des camping-cars, portaient des shorts beiges trop courts et passaient leurs journées à regarder des boules de pétanque rouler dans la poussière en attendant que le cholestérol fasse son travail de faucheuse. C'était charmant. C'était mignon. C'était surtout une aberration économique majeure, un bug dans la matrice du profit pur. Heureusement, nous avons corrigé le tir.

Aujourd'hui, si vous espérez prendre votre retraite, c'est que vous n'avez pas bien lu les petits caractères de votre contrat d'existence. Le mot « retraite » a été supprimé du dictionnaire, remplacé par « optimisation post-biologique ». Parce que, voyez-vous, l'idée que votre corps devienne inutile sous prétexte qu'il est en train de se décomposer est une insulte au produit intérieur brut. Pourquoi s'arrêter de produire quand on peut simplement changer de plan vibratoire ?

La vérité, c'est que l'État et les multinationales ont enfin compris que la mort est un paradis fiscal beaucoup trop avantageux. Mourir pour ne plus payer de cotisations ?

C'est de l'évasion pure et simple. C'est pour cela que le nouveau forfait « Travailleur Éternel » a été mis en place. Le principe est simple : votre contrat de travail survit à votre arrêt cardiaque. C'est ce qu'on appelle la transition vers le secteur spectral.

Imaginez. Vous rendez l'âme dans votre box de bureau à 94 ans, juste après avoir validé un fichier Excel. Bravo. Vous pensez être libre ? Erreur. Une équipe de techniciens en nécromancie managériale débarque, injecte un fluide de conservation low-cost dans vos veines et branche votre système nerveux sur un serveur de cloud computing. Félicitations, vous êtes maintenant un « Collaborateur Immatériel ». Vous ne mangez plus, vous ne dormez plus, vous ne demandez plus de tickets-restaurant, et surtout, vous ne vous plaignez plus de la climatisation. Vous êtes le rêve de tout DRH : une conscience pure, dénuée de droits sociaux, capable de traiter des données à la vitesse de la lumière pour un salaire de zéro euro par éternité.

On vous l'a dit : « Le travail, c'est la santé ». On a juste oublié de préciser que même quand la santé se fait la malle, le travail reste.

Et si vous pensez que la réincarnation est une porte de sortie, vous êtes encore plus naïfs qu'un stagiaire qui croit que son contrat sera renouvelé. Le cycle des renaissances a été racheté par un fonds de pension d'Abu Dhabi. Désormais, le Karma est une cryptomonnaie. Vous avez été un bon employé dans cette vie ? Vous avez fait vos heures supp' sans broncher ? Vous avez dénoncé vos collègues qui volaient des trombones ? Super. Vous gagnez des points de « Réincarnation Premium ». Vous reviendrez peut-être en tant que chat d'influenceuse, à manger du saumon bio devant une caméra.

Mais si vous avez osé demander une augmentation ou, pire, si vous avez pris un congé maladie pour un motif aussi futile qu'une hémorragie cérébrale, préparez-vous. Vous allez revenir en tant qu'imprimante multifonction dans une administration de province. Vous passerez votre prochaine existence à vous faire insulter par des fonctionnaires dépressifs et à avoir des bourrages de papier dans le rectum jusqu'à ce

que mort s'ensuive à nouveau. Et le cycle recommencera. On appelle ça le « Samsara du Tertiaire ».

C'est là que réside le génie du système moderne : on a réussi à monétiser le vide. Avant, quand on n'avait rien, on était juste pauvre. Maintenant, quand on n'a rien, on devient un actif financier. Votre propre squelette est un gisement de calcium que l'entreprise peut décider de revendre à la découpe si vous ne remplissez pas vos objectifs de vente au troisième trimestre de votre décès.

D'ailleurs, parlons-en, de votre décès. C'est un moment clé de votre carrière. Une promotion, en quelque sorte. Vous passez du statut de « fardeau biologique qui consomme du café et de l'espace » à celui de « source d'énergie renouvelable ». Savez-vous combien de joules on peut extraire d'un corps humain en train de refroidir ? Assez pour alimenter le serveur qui génère les publicités ciblées que vos petits-enfants ignoreront. C'est ça, la transmission. C'est ça, l'héritage. Ne leur laissez pas une maison, ils n'auraient pas les moyens de payer la taxe sur les courants d'air. Laissez-leur la chaleur résiduelle de votre carcasse. Soyez généreux.

Le problème de votre génération, c'est que vous voulez toujours « profiter de la vie ». Quelle arrogance ! La vie n'est pas faite pour être profitée, elle est faite pour être pressée comme un citron oublié au fond d'un frigo social. Profiter ? Mais pour quoi faire ? Pour aller regarder le coucher du soleil ? Le soleil a été privatisé, l'accès à la lumière naturelle est soumis à un abonnement Gold. Si vous voulez voir du jaune à l'horizon, allez travailler dans une usine de soufre, c'est gratuit et ça stimule les poumons.

La retraite est une insulte au progrès. C'est l'idée lâche que l'effort a une fin. Mais l'effort ne finit jamais. L'univers lui-même travaille ! Les planètes tournent, les étoiles brûlent, les trous noirs aspirent tout sur leur passage sans jamais demander de RTT. Qui êtes-vous, pauvre petit tas de carbone humide, pour demander à vous asseoir dans un fauteuil avec un plaid sur les genoux ?

Votre avenir, ce n'est pas la plage de sable fin, c'est le « Cloud ». Mais pas le cloud poétique des poètes du XIXe siècle. Le cloud de stockage. Vous serez une suite de 0 et de 1, une intelligence artificielle d'entrée de gamme chargée de répondre aux questions des clients mécontents sur un site de e-commerce de couches-culottes pour adultes. Vous serez éternel, productif, et surtout, vous ne coûterez rien en cotisations vieillesse.

Alors, un conseil : arrêtez de cotiser. Ça ne sert à rien. L'argent que vous mettez de côté aujourd'hui sera dévoré par une inflation galopante ou par une taxe sur l'existence qui sera votée mardi prochain à 4 heures du matin. À la place, investissez dans une bonne prothèse cybernétique qui pourra continuer à taper au clavier même quand vos doigts originaux auront été mangés par les vers. Apprenez à dormir les yeux ouverts pendant vos pauses syndicales de trois secondes. Entraînez votre esprit à la méditation transcendantale pour pouvoir supporter les réunions Zoom pendant les trois mille prochaines années.

Devenir un fantôme productif, c'est le stade ultime de l'évolution. Plus de corps, plus de besoins, juste de la pure performance. Imaginez la gueule de vos descendants quand ils verront votre spectre apparaître dans le salon, non pas pour les hanter en hurlant, mais pour leur rappeler qu'ils n'ont toujours pas payé leur traite sur le canapé en leasing. « Ouuuuuh... n'oublie pas le prélèvement automatique de la Sosh... ouuuuuh... »

C'est ça, le vrai sens de la famille. C'est ça, la continuité du service public.

Ne craignez pas la mort. Craignez le chômage post-mortem. Parce que si vous n'êtes pas assez rentable pour devenir un spectre de bureau, on vous recyclera en engrais pour les pelouses synthétiques des golfs réservés aux 0,001 % qui, eux, ont les moyens d'être vivants. Et croyez-moi, se faire piétiner par un milliardaire qui rate son swing, c'est bien moins digne que de trier des spams pour l'éternité dans les caves

virtuelles de la Silicon Valley.

Allez, remettez-vous au boulot. Vous avez encore une éternité à couvrir, et le premier million d'années est toujours le plus dur. N'oubliez pas : chaque seconde de repos est un vol commis contre l'actionnaire majoritaire de votre âme. Et l'Enfer n'est pas rempli de flammes et de démons avec des fourches. L'Enfer, c'est un open-space infini, sans café, avec une connexion Wi-Fi qui saute toutes les deux minutes et un manager qui vous demande : « Alors, on avance sur le dossier ? » pour les siècles des siècles.

Amen. Et maintenant, vendez cette liseuse, la lumière bleue abîme vos yeux, et on a besoin de cornées fraîches pour le marché de l'occasion. Tout se transforme, rien ne se perd, surtout pas le profit.

FIN

Merci d'avoir lu "Vends ton rein pour un litre d'essence"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)